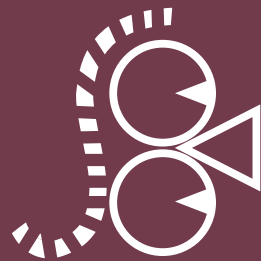


Vu de Pro-Fil



Dossier : l'identité entre deux

N°45

Automne 2020

PRO-FIL - SIEGE SOCIAL :

40 Rue de Las Sorbes
34070 Montpellier

www.pro-fil-online.fr

SECRETARIAT NATIONAL :
390 rue de Font Couverte Bât. 1
34070 Montpellier
Tél : 04 67 41 26 55
secretariat@pro-fil-online.fr

Directeur de publication : Jacques Champeaux
Rédactrice en chef : Waltraud Verlauguet

Sommaire

2 Edito

PLANETE CINEMA

A voir en ce moment

- 3 Comprendre notre monde d'aujourd'hui
Lettre d'amour aux journalistes
- 4 Ce ballon qui gonfle, gonfle
Sortir de la camionnette

Les DVD du moment

- 5 Vivre, ce n'est pas juste respirer
Donner la vie, donner la mort
- 6 Elève tes mots
L'italien comme remède à la mélancolie
- 7 Parcours pathétique vers l'Eldorado
Rien n'a changé !

Hommage

- 8 Un athlète complet au cinéma

9 DOSSIER : l'identité entre deux

- L'identité, toute une histoire
- 10 Quête identitaire et conflits religieux
- 11 La révélation du spectacle du monde
- 12 La quête d'identité entre deux sexes
- 13 Auto-analyse des noirs dans le cinéma français
- 14 La quête d'identité entre deux peuples
- 15 Coin théo : Une tension féconde

DECOUVRIR

- 16 Devenir soi-même

PRO-FIL INFOS

- 19 Informations diverses

A LA FICHE

- 20 Laurence Anyways

Edito

Nous vivons une période ambiguë où la vie cinématographique ne reprend que lentement. Les distributeurs, devant la faible audience, reportent les sorties de leurs films et les cinéphiles boudent les salles obscures, par crainte du virus mais aussi parce que l'offre est faible. Et personne ne sait vraiment ce que sera l'automne. En attendant, nous en profitons pour redécouvrir des films anciens et c'est souvent l'occasion de les confronter à des films plus récents. Le cinéma, témoin de son temps, permet de découvrir l'actualité du monde mais aussi, en gardant mémoire de ce qu'était la société à des époques plus ou moins lointaines, de mesurer le chemin parcouru. Ainsi, dans notre dossier consacré à l'identité, un exemple frappant nous est donné par la confrontation des deux films *Billy Elliott* (1999) et *Girl* (2018) que nous propose Alain Le Goanvic. Dans le premier, le jeune héros lutte contre son père, un mineur, pour lui faire admettre qu'il souhaite faire de la danse. Il ne s'agit pas de changer de sexe mais uniquement de s'orienter vers une profession ou un art que le milieu ouvrier du père ne peut simplement pas associer à un garçon. Vingt ans plus tard, le héros de *Girl* souhaite devenir danseuse étoile et veut transformer son corps de garçon en un corps de fille, accompagné par son père tout au long de cette démarche ; il/elle se bat, non contre les autres, mais contre son propre corps, et c'est cette lutte intime que le film nous donne à voir. La façon dont la caméra change ainsi de point de vue est un puissant révélateur de l'évolution de nos sociétés.

Jacques Champeaux

Profil : image d'un visage humain dont on ne voit qu'une partie mais qui regarde dans une certaine direction.

PROtestant et FILmophile, un regard chrétien sur le cinéma..

COMITE DE REDACTION :

Marie-Jeanne Campana
Arielle Domon
Alain Le Goanvic
Nicole Vercueil
Waltraud Verlauguet
Françoise Wilkowski-Dehove
Jean Wilkowski
Jean-Michel Zucker

ONT AUSSI PARTICIPE A CE NUMERO :

Jacques Champeaux
Beat Crèvecoeur
Marie-Christine Griffon
Nadège Pierron
Paulette Queyroy

Prix au numéro : 4 €
Abonnement 4 N° :
15 € / Etranger : 18 €
Imprim Sud
83440 Tourrettes
ISSN : 2104-5798
Date d'impression :
10 septembre 2020
Dépôt légal à parution
Commission paritaire
N° 1222 G 93549

Pro-Fil à travers la France :

Alsace / Mulhouse
Marc Willig - 06 15 85 61 95
ass.stetienne.reunion@wanadoo.fr

Ardèche / Privas
Eric Santoni - 06 32 68 28 76
profil.privas@icloud.com

Aude / Narbonne
Patrick Duprez - 06 20 44 76 85
pa.duprez@orange.fr

Bouches-du-Rhône / Marseille
Paulette Queyroy - 04 91 47 52 02
marseille.profil@gmail.com

Drôme / Dieulefit
Nadia Nelson - 06 07 04 82 64
nadianelson@gmail.com

Gard / Nîmes
Joël Baumann - 06 17 54 42 97
profilnimes@free.fr

Haute-Garonne / Toulouse
Monique Laville - 05 61 87 36 86
metou.riou@laposte.net

Hérault / Montpellier 1
Arielle Domon - 04 67 54 39 67
arielledomon@gmail.com

Hérault / Montpellier 2
Simone Clergue - 04 67 41 26 55
profilmontpellier@orange.fr

Ile-de-France / Issy-les-Moulineaux
Jacques et Christine Champeaux - 01 46 45 04 27
christine.champeaux@orange.fr

Ile-de-France / Paris
Jean Lods - 01 45 80 50 53
jean.lods@wanadoo.fr

Ile-de-France / Plaisance
Frédérique de Palma - 06 74 44 41 65
fdepalma10@yahoo.fr

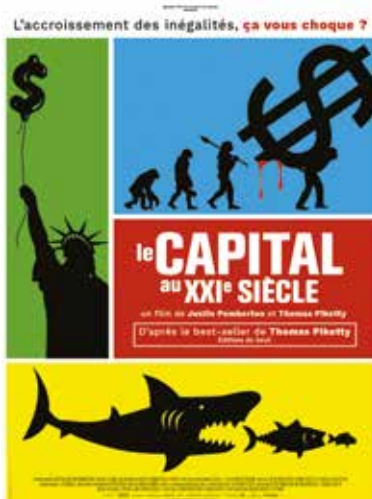
Couverture : Adam Driver, et
John David Washington dans
BlackKkKlansman - J'ai infiltré
le Ku Klux Klan



A voir en ce moment

Comprendre notre monde d'aujourd'hui

Le Capital au XXI^e siècle de Justin Pemberton et Thomas Piketty (France/Nouvelle Zélande, 2020)



Ce film est tiré d'un ouvrage du même titre publié en 2013 par l'économiste français Thomas Piketty, qui a eu un énorme succès avec près de trois millions d'exemplaires vendus et des traductions en 40 langues. L'auteur présente une étude minutieuse de l'histoire de l'économie mondiale du 18^e siècle à nos jours. A la veille de la Révolution française,

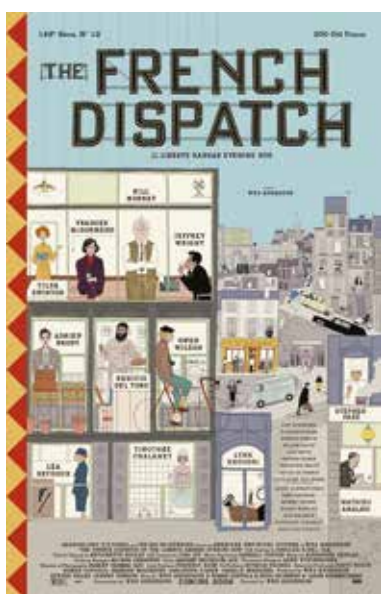
la richesse est concentrée aux mains d'une aristocratie qui représente 1% de la population. Le rôle de l'héritage dans la transmission du patrimoine interdit tout espoir aux non-héritiers. Après avoir balayé le siècle suivant, l'économiste con-

state qu'à la veille de la première guerre mondiale 1% de la population possède 70% de tout ce qu'il y a à posséder. Reprenant toujours son postulat, selon lequel un tel degré d'inégalité économique entre élites mondialisées et la masse des laissés-pour-compte est une bombe sociale, l'heureuse parenthèse des Trente Glorieuses exceptée, l'auteur fait ce constat amer de notre monde actuel :

« Nous sommes revenus à une répartition du capital qui ressemble à s'y méprendre à celle qui prévalait au 18^e siècle... avec une concentration du capital inédite entre les mains de compagnies multinationales et de particuliers qui peuvent échapper à la taxation grâce à l'indulgence des États envers les paradis fiscaux. »

Un film vivant, passionnant, pédagogique, très dynamique, avec des références à la pop culture, des images rapides aux couleurs vives comme s'il s'agissait d'un clip, des extraits de films d'archives, le tout entrecoupé des interventions de nombreux économistes en guerre contre la pensée unique. Un plaisir de l'esprit.

Marie-Jeanne Campana



Lettre d'amour aux journalistes

The French Dispatch (*La Dépêche française), de Wes Anderson (France/USA. 2020)

Wes Anderson est un réalisateur discret qui maintient le secret pendant les préparatifs de ses films :

« Quand je tourne, dit-il, je ne tolère aucune publicité. »

Pour son dernier, *The French Dispatch* sélectionné au Festival de Cannes qui n'a finalement pas eu lieu

cette année, il a choisi de tourner à Angoulême.

L'histoire tourne autour d'un correspondant de presse américain, Arthur Howitzer Jr. (interprété par Bill Murray), résidant en France dans la petite ville d'Ennui-sur-Blasé, qui crée son propre journal et se bat pour le faire vivre. Wes Anderson prône la doctrine : « Donnez l'impression que vous l'avez écrit comme ça, exprès » adaptant Cocteau : « Si ces

mystères nous dépassent, feignons d'en être les organisateurs. » Le réalisateur se défend de parler dans son film de liberté de la presse

« mais, quand on parle de reporters, on parle aussi de ce qui se passe dans le monde réel. »

Du noir et blanc à la couleur, avec une affiche en couverture de bande dessinée, on franchit dans l'humour les années de l'après-guerre jusqu'à 1970, avec des cadrages centrés, des mouvements rapides de caméra, des ralentis étudiés, des costumes *vintage* portés par des provocateurs, la musique française de l'époque et des couleurs pastels d'un kitsch soigné qui raviront ceux qui ont aimé *À bord du Darjeeling Limited*, *Moonrise Kingdom* ou *The Grand Budapest Hotel*.

Divisé en trois contes, le film présente un casting de haut vol, avec en particulier les acteurs français Mathieu Amalric, Léa Seydoux, Lyna Khoudry, et les autres, Bill Murray, Elisabeth Moss, Tilda Swinton, Adrien Brody, etc.

A voir absolument.

Nicole Vercueil

A voir en ce moment

Ce ballon qui gonfle, gonfle

Balloon (Qiqiu) de Pema Tseden (Chine, 2019)

Quel film touchant ! Avec beaucoup de pudeur et de tendresse, il raconte la vie d'une famille d'éleveurs de chèvres du Tibet, prise entre traditions et politique chinoise. En effet, cette dernière impose la règle de l'enfant unique mais il y a déjà trois garçons... Alors Drolkar, grâce à une amie médecin du dispensaire, s'initie en cachette aux préservatifs, un grand tabou dans la tradition, mais son aîné les trouve et évidemment ne sait pas ce que c'est. Le bien précieux est rapidement dévoyé à d'autres fins - et Drolkar est à nouveau enceinte. Elle ne sait pas quoi faire, car le Lama a prédit que le grand-père qui vient de mourir doit s'incarner dans l'enfant à naître. Son mari serait heureux de ce nouvel enfant, mais il n'impose rien. Par ailleurs, la sœur de Drolkar, devenue nonne bouddhiste après une histoire d'amour malheureuse, retrouve son amoureux d'antan. Mais elle est nonne maintenant ! Rien n'est expliqué, tout est juste évoqué par petites touches,

l'amour comme la tristesse, le bonheur comme l'avenir incertain. Ce mélange émouvant, arrosé d'un humour très fin, ne donne aucune solution, aucune morale à deux balles comme tant de films en vogue. Il fait simplement assister le spectateur à une tranche de vie aussi tourmentée que lumineuse. Les images des paysages comme les portraits sont magnifiques.



Waltraud Verlaquet

Sortir de la camionnette

The Perfect Candidate de Haifaa al-Mansour (Arabie Saoudite, 2020)

Un médecin se présente aux élections municipales dans une petite ville d'Arabie Saoudite. Pourquoi un film sur un sujet aussi banal ? Ce médecin est une femme, Maryam, à qui on avait refusé le droit de voyager sans autorisation paternelle pour candidater à un poste dans un hôpital.



Haifaa al-Mansour filme des femmes, la plupart comme Maryam attachées à la tradition dominante dans la sphère publique comme dans le domaine privé. Le contraste entre ces deux modes de vie permet d'évoquer leur grande liberté dans les fêtes familiales où, entre elles, elles se dévoilent.

Avec beaucoup d'humour, le film dépeint des situations plutôt amères : les difficultés rencontrées par Maryam

pour sa candidature aux élections sont traitées avec ironie, et ses déboires avec un patient relèvent de l'absurdité.

Mais ce qui sera décisif pour la prise de conscience de la jeune femme est de rencontrer des limites qui l'empêchent de travailler au service des autres. Son jugement sévère sur son père musicien qui, en tant que tel, subissait une forme d'exclusion de la société bien pensante, sera entièrement révisé lorsqu'elle se heurtera, elle aussi, à un mur.

« D'incroyables changements se produisent actuellement dans mon pays et je voulais contribuer à cet élan positif », raconte la réalisatrice. Alors que pour tourner *Wadja* (2013), elle avait dirigé les prises de vue depuis une camionnette pour ne pas fréquenter les hommes sur le plateau, elle a pu, cette fois, tourner en compagnie de son équipe.

Le premier cinéma d'Arabie Saoudite a été ouvert dans la province de naissance de la réalisatrice et *The Perfect Candidate* est projeté en salle dans son pays. Pour elle « le rêve est devenu réalité » : la culture est cruciale pour bâtir le futur.

Nicole Vercueil

Devant une actualité cinématographique réduite pendant la pandémie, nous avons, dans les pages qui suivent, ouvert une nouvelle rubrique sur des DVD qui sont sortis sur des films primés par l'un des jurys répertoriés sur notre site.

Vivre, ce n'est pas juste respirer

Les premiers, les derniers de Bouli Lanners (France/Belgique, 2016)

Prix œcuménique au festival de Berlin 2016 (Panorama)

« **Q**u'est-ce qu'il veut ? - Qu'on lui retrouve son téléphone. » Et voici Cochise (Albert Dupontel) et Gilou (Bouli Lanners), deux commis d'un malfrat, partis désabusés dans leur 4x4 sur la piste d'Esther et Willy, voleurs d'occasion, dans un *Far-West* beauceron. Les premiers foncent sur une autoroute, les derniers, le jeune couple, marchent le long d'une ligne de chemin de fer abandonnée où la nature a repris ses droits. La rencontre se fait dans une petite ville où un shérif auto-proclamé et sa bande n'acceptent aucun 'étranger'.

Dans ce coin déshérité se retrouvent donc des méchants armés jusqu'aux dents, des vagabonds incapables et, entre eux, deux chasseurs de prime dont l'évolution au cours du film en fera tout l'intérêt. Le rythme est lent, à la vitesse de compréhension de Willy et Esther, échappés de leur établissement pour handicapés pour rechercher la fille de la jeune femme. On rencontrera aussi un 'vrai' Jésus (Philippe Rebbot), vagabond à la main trouée, qui accompagnera le couple lorsqu'il en sera besoin. Les apparitions de Michael Lonsdale en jardinier de plan-

tes tropicales qui cite le verset biblique du titre, et de Max von Sydow en vieux prédicateur pour un enterrement dans une plaine déserte, sont touchantes. La musique mélancolique semble sortie d'un western de John Ford. Les décors deviennent beaux dans leur banalité et leur tristesse, tant les sentiments d'humanité se dégagent de ces rencontres. Simple dans sa conception, ce film émeut par sa tendresse pour les marginaux.



Nicole Vercueil

Donner la vie, donner la mort

Rebelle de Kim Nguyen (Canada 2012)

Ours d'argent de la meilleure actrice (Rachel Mwanza) et Mention spéciale du jury œcuménique à la Berlinale 2012, nomination aux Oscars pour le meilleur film en langue étrangère. – Pour prolonger notre séminaire d'octobre 2019...



« **U**n jour tu vas sortir de mon ventre, c'est sûr. Alors, il faut que je commence à te dire comment je suis devenue un soldat, avec les rebelles. Ecoute bien quand je te raconte mon histoire, parce que c'est important que tu comprennes c'est quoi la vie de ta maman avant que tu sortes de mon ventre. Parce que quand tu vas sortir, je ne sais pas si le bon Dieu va me donner la force pour t'aimer ».

Ainsi parle Komona à son enfant à naître. D'une voix calme, très douce, un peu lointaine, elle lui raconte sa vie : elle a 12 ans quand les rebelles envahissent son misérable village de l'Afrique sub-saharienne, dans un pays sans nom. Ils tuent tous les adultes, l'obligent à tuer elle-même ses parents, et emmènent les enfants dans un

campement où on les transforme en soldats. C'est donc dans un récit nourri d'amour maternel que le film évoque le rapt, l'odieuse formation à tuer, l'exploitation sexuelle et économique des enfants. Komona devient la compagne « couché-obligé » du chef. A 14 ans, enceinte, elle s'enfuit du camp pour mettre son enfant au monde. Et on sent bien que cet enfant sera aimé.

La présence scénique de la jeune Rachel Mwanza, Congolaise, illettrée, elle-même enfant de la rue, est époustouflante. Sur un sujet très noir, un film fait de tendresse, dans lequel la kalachnikov cohabite avec les rites ancestraux de la sorcellerie et de la magie.

Paulette Queyroy

Les DVD du moment

Elève tes mots

Parvana, une enfance en Afghanistan (Breadwinner) de Nora Twomey (film d'animation (Canada/ Irlande/ Luxembourg, 2018))

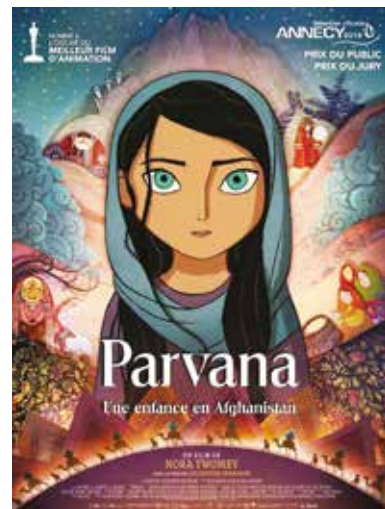
Prix du jury œcuménique au festival international Schlingel du film pour enfants et adolescents à Chemnitz 2018

« **E** lève tes mots, pas ta voix. C'est la pluie qui fait pousser les fleurs, pas le tonnerre » (citation de Djalâl od-Dîn Rûmî, mystique musulman persan)

Nora Twomey est partie d'un livre jeunesse de Deborah Ellis, écrit à partir d'entretiens avec des femmes rencontrées dans des camps de réfugiés en Afghanistan. En 2001, sous le régime taliban, Parvana, onze ans, grandit à Kaboul ravagée par la guerre. Elle aime écouter les histoires que lui raconte son père, un lettré, lecteur et écrivain public. Mais un jour, il est arrêté et la vie de Parvana bascule. Car sans être accompagnée d'un homme, une femme ne peut plus travailler, ramener de l'argent, ni même acheter de la nourriture. Elle doit rester cloîtrée à la maison, sans éducation, ni droit à la parole. Parvana va suivre son intuition. Elle se coupe les cheveux et s'habille en garçon. Son amour pour les siens, sa confiance dans la vie lui donnent ainsi le droit de rejoindre le monde des vivants pour devenir soutien de famille, *breadwinner*.

Parvana est un film avec une lumière unique, des dessins de toute beauté, des couleurs, des personnages expressifs, un film qui représente l'Afghanistan avec un respect de la culture, de la musique. Nora Twomey a réussi le pari, grâce à la couleur,

de créer un contraste entre monde réel et imaginaire. Car deux histoires coexistent : un monde réel illustré par des dessins réalistes, avec une existence froide, dure, rudimentaire où la jeune fille est en quête de travail, d'argent et d'informations au sujet de son père détenu ; un monde imaginaire dans lequel Parvana s'évade, se libère du réel, un monde dynamique et coloré où la réalisatrice s'inspire de miniatures persanes et indiennes pour agrémenter une légende. Un moment de poésie. Un autre film d'animation sur le régime taliban en Afghanistan, *Les hirondelles de Kaboul*, avec un design différent ne rend pas la même émotion.

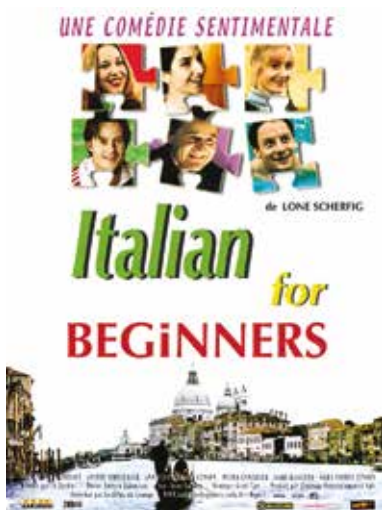


Marie-Christine Griffon

L'italien comme remède à la mélancolie

Italian for Beginners de Lone Scherfig (Danemark, 2000)

Prix œcuménique au festival de Berlin 2001 (Sélection officielle)



Un jeune pasteur, Andreas, arrive dans un quartier terne de la banlieue de Copenhague pour remplacer un confrère dépressif. À l'hôtel, le réceptionniste l'incite à s'inscrire au cours d'italien qui apaise sa solitude. Le pasteur va y faire la connaissance d'une jeune vendeuse en pâtisserie, très maladroite, Olympia, ainsi que d'autres personnes malheureuses qu'il va écouter et encourager. Avec cette

comédie romantique qui se termine à Venise, la réalisatrice s'intéresse au quotidien de six personnages, qui se croisent, apprennent à se connaître et tombent, mystérieusement, amoureux. Une mère alcoolique pour l'une, un père tyrannique pour l'autre, une épouse défunte encore... le malheur des êtres humains est là, mais le ton est à l'humour et à l'optimisme. Et la caméra capte aussi des instants privilégiés, comme celui de ce shampoing de rêve chez une coiffeuse aux doigts de fée. Les jurés de Berlin ont récompensé

« un film frais et stimulant qui met en scène de façon simple et pleine d'humour des valeurs humaines comme amour et compassion ».

Après ce troisième film, également Ours d'argent à Berlin (2001), la réalisatrice a confirmé son art de raconter les rencontres et la naissance de l'amour ainsi que sa délicatesse à l'égard des personnages. Son dernier film, *Kindness of Strangers*, était en ouverture à Berlin 2019.

Françoise Wilkowski Dehove

Les DVD du moment

Parcours pathétique vers l'Eldorado

Rêves d'or (La jaula de oro) de Diego Quemada-Díez (Espagne, Mexique, 2013).

Prix du jury œcuménique au festival de Kiev 2013

Premier long métrage du Mexicain Diego Quemada-Díez, *La jaula de oro* a été présenté également en compétition 'Un certain regard' à Cannes en 2013. Il traite avec beaucoup de pudeur et de force du problème des migrants qui fuient la pauvreté de leur pays pour la richesse rêvée de nos pays occidentaux. Un rêve qui s'avère parfois une 'prison dorée', traduction littérale du titre du film. On suit quatre adolescents d'environ quinze ans, trois Guatémaltèques et un Indien du Chiapas, au cours d'un long périple à travers l'Amérique centrale en direction des États-Unis. Ils vont devoir affronter les attaques des narcotrafiquants, les contrôles musclés de la police ou les soldats corrompus, sans compter la misère sociale et la misère intellectuelle de ces pauvres qui pillent de plus pauvres encore.

Paradoxalement, certaines images sont magnifiques, notamment lorsqu'on découvre de beaux paysages naturels depuis le toit du train utilisé comme fil conducteur de ce long voyage. Le recours à une couleur d'image dorée, comme un coucher de soleil sur de

vieilles photos, apporte aussi un esthétisme très décalé par rapport à la violence de l'histoire. Le réalisateur considère son œuvre comme

« une fiction basée sur la réalité, qui la reconstitue avec une volonté d'authenticité et d'intégrité »

et son film possède en effet une vérité proche du documentaire. Il démontre aussi de manière terrible qu'il est quasiment impossible pour ces jeunes migrants de sortir de leur condition première, car la mort ou la misère sont le plus souvent au bout du chemin.

Jean Wilkowski



Rien n'a changé !

BlacKkKlansman – J'ai infiltré le Ku Klux Klan, de Spike Lee (USA, 2018)

Mention spéciale du Jury œcuménique de Cannes 2018



Le réalisateur Spike Lee, connu pour sa verve militante en faveur du peuple afro-américain, revient avec l'histoire vraie d'un policier noir ayant réussi, dans les années 1970, à s'infiltrer dans le Ku Klux Klan. En devenant le premier officier noir américain du Colorado Springs Police Department, Ron Stallworth (John David Washington) est accueilli à son arrivée avec scepticisme et hostilité

ainsi pouvoir infiltrer le groupuscule. L'intrigue entretient de fortes résonances avec l'actualité du moment, des violences policières persistantes subies par la population noire aux États-Unis. Spike Lee montre que rien n'a changé et que la discrimination est toujours autant d'actualité. Ce sont des parallèles, disséminés par-ci par-là, qui permettent de faire l'analogie entre ce qui s'est passé il y a cinquante ans, et ce qui se déroule encore aujourd'hui. Les images d'archives des brutalités policières et des révoltes protestataires en Caroline du Nord sonnent l'alarme à la fin du film. Avec cette histoire totalement incroyable, le réalisateur choisit la voie de la comédie réaliste et parvient même parfois à faire sourire grâce au côté ubuesque de la situation et au comportement surréaliste et arriéré des membres du Ku Klux Klan ou des policiers racistes. *BlacKkKlansman* vise juste, et la reconstitution des années 70 est un délice. Ce film est une réussite originale, qui colle parfaitement à la filmographie de son auteur.

Nadège Pierron

par ses collègues. Ne craignant rien, il va tenter de faire bouger les lignes en se faisant passer pour un extrémiste et

Un athlète complet au cinéma

Michel Piccoli nous a quittés le 12 mai 2020

Né en 1925, Michel Piccoli, acteur mondialement admiré et citoyen de gauche engagé, était aussi producteur, scénariste et réalisateur. Multipliés depuis sa mort, les hommages s'appuient sur ses prodigieuses performances, et sur deux livres d'entretiens (*Dialogues égoïstes* et *J'ai vécu dans mes rêves*) et un documentaire d'Yves Jeuland : *L'extravagant monsieur Piccoli*. Avec 221 films pour le grand écran, 48 pour le petit, et 49 pièces de théâtre, sa carrière débutée à 20 ans dura 70 ans. Boulémique de rôles, il était sur scène le soir après avoir tourné dans la journée. Au théâtre il a été dirigé par les plus prestigieux - Serreau, Barrault, Vilar, Brook, Bondy, Chéreau - dans un répertoire d'une extrême variété - Molière, Kleist, Marivaux, Strindberg, Tchekhov, Pirandello, Claudel, Duras, Koltès... et dans son grand âge, deux extraordinaires points d'orgue avec André Engel : *Le roi Lear* (2006) et *Minetti* (2009).

Au cinéma, il a travaillé avec les plus grands réalisateurs français - Carax, Cavalier, Chabrol, Clément, Demy, Doillon, Malle, Renoir, Resnais, Tavernier, Varda... - mais aussi du monde entier : Angelopoulos, Chahine, Iosseliani, Ruiz, Skolimowski. Si le succès ne lui est venu qu'à 37 ans, avec le film de Melville *Le Doulos* (dans le rôle d'un truand) c'est de 1963 que date son envol, aux côtés de Bardot et de Fritz Lang, dans *Le Mépris* de Godard dont il dira qu'il est

« parmi les plus beaux moments que j'ai pu vivre avec mon réalisateur et mes partenaires ».

A Cannes il reçoit le Prix d'interprétation masculine en 1980 pour son interprétation d'un juge désaxé dans *Le Saut dans le vide*, de Bellocchio ; et en 1991 le Grand prix du Jury couronne l'énigmatique *La belle noiseuse* de Rivette, où il est un peintre à la recherche de l'œuvre absolue. Sa dernière apparition majeure, celle d'un pape paniquant après son élection, sera dans *Habemus papam* (2011) de Moretti. Avec quatre réalisateurs, il développera une collaboration remarquable : sept films avec Buñuel, prince de la provocation et de l'ironie subversive, à qui il doit son premier rôle sulfureux dans *Belle de jour* avec Catherine

Deneuve ; cinq films avec Sautet pour qui il est, dans *Les choses de la vie* (1969), auprès de Romy Schneider, un architecte dans le coma qui se remémore sa vie sentimentale ; sept films avec Ferreri, dont les sujets délibérément de mauvais goût illustrent sa dénonciation de la décadence de la société, participant au suicide scandaleux entre amis de *La grande bouffe* (1973) ; enfin cinq films avec Manoel de Oliveira, lui-même dans la sagesse du grand âge, évoquant dans *Je rentre à la maison* (2001) la vieillesse et le travail de l'acteur.

Un talent protéiforme

Piccoli n'a jamais cherché à incarner un héros, ni aucun type de rôle qui puisse être le marqueur récurrent de son talent, tant celui-ci est protéiforme. Le grand enfant impulsif et incontrôlé qui apparaissait parfois sur scène ou à l'écran prenait sans doute sa source dans sa propre enfance, lui qui était venu remplacer un frère aîné mort très jeune. Il a osé tous les rôles, les plus complexes comme les plus paradoxaux, et avoue s'être « régalé à jouer l'extravagance ou les délires les plus troubles ». Il est à l'aise dans tous les registres, et tente toutes les aventures qui lui permettent de jouir d'un métier qui le passionne. Difficile à cerner il dessine des personnages versatiles, voire obsessionnels jusqu'à la folie, tour à tour provocants, coléreux,

dominateurs, ou au contraire humbles et secrets. Il peut se montrer un séducteur douxereux ou cynique, délicat puis brutal, et son jeu inquiétant suscite souvent le malaise. Remarquable était sa voix, grave, sombre, suave, à la fois râpeuse et veloutée, rugissante ou insinuante, s'articulant avec un regard et un travail du corps qui eux aussi, comme chez Juvet (tous deux inoubliables *Don Juan* de Molière) participaient de leur inimitable présence. Ennemi de toute prétention, il définissait le métier de comédien comme « une passion folle et une patience éternelle » et ses modèles étaient Buster Keaton, son ami Marcello Mastroianni, ou encore Gary Cooper, « un animal physique de cinéma, extraordinaire ». Enfin, à force d'observer passionnément les tournages et ceux qui fabriquent le cinéma, Piccoli, irrésistiblement attiré de l'autre côté de la caméra, a créé cinq films très personnels, ses véritables 'péchés de vieillesse', deux courts (*Contre l'oubli* et *Train de nuit*) puis trois longs : *Alors voilà* (1997), portrait d'une famille excentrique ; *La Plage noire* (2001) avec une utilisation très originale de la lumière, des décors et des voix ; enfin *C'est pas tout à fait la vie dont j'avais rêvé* (2006), dont la forme baroque et burlesque évoque Tati et Iosseliani.

Jean-Michel Zucker

Michel Piccoli



Dans ce dossier nous nous intéressons à la question de l'identité. Terme très en vogue actuellement, nous nous efforçons d'y voir un peu plus clair, d'abord en questionnant le terme et sa signification, puis comment cette identité se décline quand elle est en tension entre deux pôles : culturels, ethniques, religieux, sexuels... Au numéro 38 de notre revue, nous nous étions déjà intéressés à la vie entre deux cultures. Ici notre approche est à la fois plus large et plus restreinte : plus large car il ne s'agit plus seulement de l'interculturel, mais d'un 'inter' plus général ; plus restreinte car nous nous focalisons davantage sur les problèmes identitaires. Le coin théo essaiera, pour conclure, d'en tirer quelques notions qui pourraient faire sens pour nous.

L'identité, toute une histoire

'Identité' a la même racine que 'identique', mais cette proximité sémantique nous induit en erreur. Même notre carte d'identité (devenue obligatoire sous Vichy !) il faut la changer au bout de 15 ans.

Nicole Vercueil situe, dans sa contribution, la construction de l'identité pendant l'adolescence. C'est vrai, mais réducteur, car cette construction s'opère tout au long de notre vie. Seulement, durant l'adolescence, le processus est particulièrement intense et conscient. Tout ce qui nous affecte durant la petite enfance reste enfoui dans l'inconscient, le mal comme le bien, et détermine la confiance ou non avec laquelle nous aborderons plus tard notre vie. Mais le processus identitaire continue à tout âge : un homme parti en guerre ayant vécu des horreurs ne sera plus le même en rentrant. Nos malheurs comme nos bonheurs sont intégrés dans ce que nous sommes. Tout ce qui nous arrive nous affecte. En fait, notre identité, c'est l'histoire que nous nous racontons sur nous-même et qui sert de filtre, comme autrefois le mythe, pour donner sens à ce qui nous arrive¹. Ricoeur parle à ce propos d'identité narrative² : nous transformons nos expériences en récits qui font sens et nous permettent de prévoir ce qui se passera dans des situations similaires et de prendre des décisions concernant nos actions. Mais ce ne sont pas seulement nos propres expériences qui accroissent notre compétence narrative, mais aussi les histoires que nous entendons, que nous lisons, que nous voyons dans les films... Et c'est ainsi que le cinéma participe à

la construction de nos identités et que notre compétence narrative s'élargit et s'enrichit. Il serait triste que nous restions éternellement les mêmes sans pouvoir évoluer.

Pourquoi aujourd'hui ?

Si l'identité est un processus qui dure toute la vie, pourquoi devient-elle si problématique aujourd'hui ? Pendant l'adolescence, le jeune doit se confronter à un système de codes et de règles prédéterminés par les adultes, surtout les parents, mais aussi les éducateurs, et qui entre en conflit avec un système concurrent, celui des autres jeunes auxquels il se compare. Autrefois l'éducation avait pour but de faire rentrer les jeunes dans le moule, pas toujours sans casse. Mais chacun savait quelle était sa place dans la société et dans la vie - quitte, exceptionnellement, à s'y rebeller. Aujourd'hui, tout ce système a volé en éclat. Mai 68 surtout prônait une liberté absolue où tout se négocie. Tout est de moins en moins imposé et de plus en plus soumis au choix de l'individu, or la liberté de choix est angoissante et la composante émotionnelle dans la construction de soi devient prépondérante. Même le genre auquel nous appartenons ne va plus de soi. Après l'écriture inclusive on en arrive à des revendications niant tout déterminisme biologique, faisant du genre une pure construction sociale, voulant interdire l'utilisation des pronoms sexués (il/elle) car elle excluait les trans, les bi et ceux qui ne

¹ Lire avec profit à ce propos : Kaufmann, Jean-Claude, *L'invention de soi. Une théorie de l'identité*. Armand Colin 2004.

² Dans *Temps et récit*, Seuil 1983 (poche).

³ Cf. sa lettre ouverte (en anglais) sur www.jkrowling.com/opinions/j-k-rowling-writes-about-her-reasons-for-speaking-out-on-sex-and-gender-issues/

veulent pas savoir ce qu'ils sont. Non, non, je n'exagère pas, c'est déjà le cas aux USA et ça va venir chez nous comme les jeans et le Coca-Cola. Il n'y a qu'à voir le lynchage médiatique dont est victime J.K. Rowling, l'autrice des *Harry Potter*, pour avoir osé affirmer qu'il y a des différences biologiques entre hommes et femmes³.

Un puits sans fond

Le moi est toujours en demande de reconnaissance, alors que la société en offre toujours moins que ce que l'individu recherche, d'où un sentiment constant de frustration. A cela s'ajoute une idéologie de la performance continue qui produit une culpabilisation constante - et le manque d'estime de soi devient un puits sans fond. Alors les sirènes des repères clairs ont beau jeu à attirer les gens dans leurs filets idéologiques et/ou religieux, dont Jean-Michel Zucker, dans sa contribution, souligne le danger. C'est bien pourquoi notre dossier s'intéresse aux 'inter', promesse d'ouverture.

Waltraud Verlaquet

Quête identitaire et conflits religieux

Le besoin d'établir une frontière entre soi et autrui peut donner cours à des affrontements dans certains milieux religieux. Le cinéma s'est bien sûr intéressé à cette problématique comme trois films récents l'illustrent.

Le départ d'Esther Shapiro, précipité, clandestin, du quartier juif new-yorkais de Williamsburg, ultra-orthodoxe hassidique, marque les premières scènes d'*Unorthodox* (2019), une mini-série en quatre épisodes de Anna Winger et Alexa Karolinski, d'après *Le scandaleux rejet de mes racines hassidiques* de Deborah Feldman. Des *flash-back* vont peu à peu, par tranches, expliquer la décision de la jeune femme. Comme sa mère, quelques années auparavant, elle ne peut pas supporter davantage les

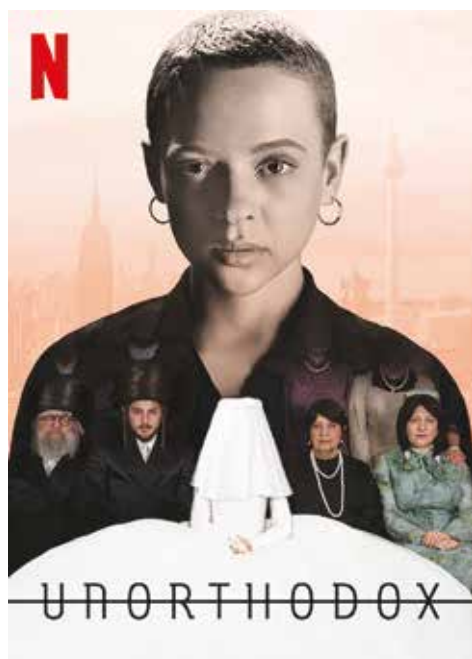
s'affairent pour la retrouver - et la capitale allemande où Esty apprend à vivre libre, dans un corps libéré. L'une des scènes les plus impressionnantes est celle où, vêtue de son austère jupe longue, elle se baigne dans le lac Wannsee, face à l'île où furent décidées en janvier 1942 les modalités de la Solution finale : elle arrache sa perruque avec détermination, avant de s'immerger, un symbole de renaissance qui l'aidera à trouver sa propre personnalité. De facture classique, *Unorthodox* s'intéresse avec subtilité à plusieurs personnages secondaires. On suit ainsi l'évolution de Yanky, le mari d'Esty, qui, même marié, ressemble d'abord à un adolescent sous emprise. Mais au fil des événements, on le voit s'ouvrir au monde et commencer à affirmer son indépendance et son identité.

Avant de prononcer ses vœux

À l'inverse d'Esty qui trouve sa voie après avoir rejeté des règles religieuses trop rigoristes, le personnage principal du film des frères Dardenne, *Le jeune Ahmed* (2019), cherche à tort son identité dans la stricte application des préceptes de l'islam, professés par l'imam de son quartier. Car sa quête identitaire se révèle destructrice. Ahmed, 13 ans, accuse d'abord sa mère d'être une mauvaise musulmane, puis sa sœur d'être dévergondée. Il arrête de jouer aux jeux vidéo et ne serre plus la main des femmes. Et surtout, sous l'influence de son imam dont il prend malheureusement les propos au pied de la lettre, il s'attaque à la seule personne qui essayait de le comprendre et de l'aider, sa professeure de français. Plus il croit se purifier, plus il se déshumanise. Tous ceux qui l'approchent se heurtent à un mur et assistent à son enfermement psychologique, aussi absurde que catastrophique. Le radicalisme buté de ce jeune musulman rappelle celui de l'adolescent du film russe *Le disciple* (Serebrennikov, 2016) : chrétien orthodoxe, Benjamin se mettait même en tête, au nom de sa religion,



Idir Ben Addi et Myriem Akheddiou dans *Le Jeune Ahmed*



rigueurs de sa religion et sa violence à l'égard des femmes. Ces dernières sont contraintes de subir d'innombrables interdictions, tout au long d'une vie qui se résume à faire des enfants et servir les hommes. Esty, enfant, n'a pas eu le droit de chanter ni d'apprendre le piano. Esty, mariée, a dû se faire raser la tête et porter une perruque. Malgré ses efforts pour accepter son sort et son mariage arrangé, la jeune femme a décidé de rejoindre sa mère, exclue de la communauté et qui vit à Berlin. Le film alterne les scènes entre Williamsburg - où les rabbins et la famille d'Esty

d'interdire aux filles de se baigner en bikini dans la piscine !

La quête identitaire est abordée sous un angle différent dans le film du Polonais Pawel Pawlikowski, *Ida* (2013), car elle est imposée à l'héroïne, une orpheline de guerre, novice dans un couvent où elle prendra bientôt le voile. Alors qu'Ida vit heureuse dans sa foi catholique, la Mère supérieure lui demande de prendre contact, avant de prononcer ses vœux, avec sa tante, la seule parente qui lui reste. Sa véritable identité va alors lui sauter au visage : elle est juive et ses parents ont été assassinés pendant l'occupation allemande par un paysan polonais. Loin du couvent, Ida découvre le monde, l'alcool aussi bien que le doute, le mensonge et les remords ainsi que l'amour charnel. Lors d'une scène très émouvante, elle retire sa coiffe de nonne et libère ses longs cheveux, un geste de libération semblable à celui d'Esty. Ida pourra alors prendre sa vie en mains en toute liberté.

Jean Wilkowski et Françoise Wilkowski-Dehove

La révélation du spectacle du monde

« C'était ce temps doux et inoubliable, alors que s'ouvre, au regard enfantin, ce malheureux spectacle du monde, et lui sourit comme un aperçu du paradis. »¹

La construction de l'identité d'un individu s'opère pendant son adolescence. Le mot 's'opère' est ici utilisé dans ses deux sens. La personnalité se dégage de la gangue de l'enfance le plus souvent dans la douleur. Il s'agit pour l'adolescent de faire valoir auprès de son entourage sa capacité à arrêter des choix pertinents. Mais pertinents aux yeux de qui ?

Blessure et exploration

« La lucidité est la blessure la plus rapprochée du soleil » disait René Char. Une fois les enfants devenus ados, leurs parents subissent leur regard éclairé et



James Dean dans *La fureur de vivre*

ne retrouvent plus leur statut de dieux préservé jusque-là. Le film *La fureur de vivre* de Nicholas Ray (1955) en est une illustration. Dans le poste de police où Jim (James Dean) vient d'être amené après avoir été ramassé saoul dans la rue, ses parents et sa grand-mère viennent le chercher. Ils présentent un sourire crispé pour donner le change. Mais la tension reste forte. Le père essaie d'amadouer le policier en minimisant les faits puis s'adresse à son fils : « Ne t'ai-je pas acheté tout ce que tu as voulu ? » Son épouse, d'un regard dur, le renvoie face à ses contradictions. La grand-mère, entre les deux mais au second plan (donc paraissant plus petite et fragile), rétorque à sa belle-fille : « Vous devez savoir de qui il tient. » La réalisation suggère que la scène est récurrente : un couple indifférent, une épouse aigrie, un homme faible, et,

entre eux, une aïeule venimeuse qui connaît les moyens d'attiser la discorde. « Vous allez me ficher la paix ? » gémit Jim devant ce spectacle.

Certains ados souhaitent se libérer des contraintes, mais leur but reste encore imprécis. Leurs expériences se dispersent. C'est le cas de Charlotte (Charlotte Gainsbourg), dans *L'effrontée* de Claude Miller (1985). A treize ans, au début de ses vacances, elle découvre une pianiste prodige de son âge, Clara. Fascinée par la robe rouge de la demoiselle et par ce qui lui paraît une aisance supérieure, elle rêve de partir avec elle en tournée. Dans la cuisine avec Léone (Bernadette Lafont), qui s'occupe d'elle pendant que son père travaille, et sa petite voisine Lulu, elle pavoise : « [Clara] m'a proposé d'être son imprésario », puis va consulter un dictionnaire pour chercher la définition du mot. Elle teste ses idées, joue des rôles, finit par y croire, rudoie un peu Lulu qui l'admire. Mais son visage reste bougon, elle se trouve laide. Ce rêve de succès suivi de mélancolie boudeuse, accompagnant les enfants à l'aube de leurs expériences dans la société des adultes, est une posture que le réalisateur a su rendre avec délicatesse.

La nécessité impérieuse de liberté

Atteindre au statut d'adulte, certains y sont rapidement conduits par nécessité vitale. Cinq sœurs, Lale, Nur, Ece, Selma et Sonay, sont les personnages principaux du film *Mustang* de Deniz Gamze Ergüven (2015). Elles vivent dans un village de Turquie, avec leur grand-mère et leur oncle. Surprises jouant avec des garçons en rentrant de l'école, elles déclenchent un scandale et deviennent

alors prisonnières de leur famille. A la suite des mariages de deux d'entre elles et du suicide de la troisième, les autres n'ont d'issue que l'évasion dans l'urgence : l'union forcée de Nur est sur le point d'être célébrée. La cinéaste use de gros plans d'une pertinence aiguë et d'une efficacité immédiate. Pour évoquer l'enfermement progressif des gamines, on voit Sonay rentrer dans sa chambre en utilisant le tuyau de la gouttière. Il fait jour, une femme passe et la remarque ; dans le court plan muet suivant, l'oncle, masque de soudeur sur le visage, installe des barreaux. Le sentiment d'urgence de l'évasion est rendu par l'arrivée bruyante de la famille du marié pour la cérémonie. Les adultes sortent pour accueillir les invités mais, avant que Nur ne passe la porte, Sonay la verrouille devant elle. Les deux ados sont dans une forteresse imprenable. Encore faut-il la quitter. En plans courts, les préparatifs : « J'ai trouvé les clefs de la voiture », la chaise qui permet de monter sur la tonnelle, la course vers la voiture qui démarre, l'oncle courant en arrière-plan. Sauvées !

Les circonstances, en particulier l'environnement familial, déterminent



Bernadette Lafont et Charlotte Gainsbourg dans *L'effrontée*

Günes Nezihe Sensoy dans *Mustang*



l'adolescent à passer des jeux enfantins à la vie d'adulte. Elles peuvent le freiner ou au contraire le servir dans la construction de son identité.

Nicole Vercueil

¹ *La vita solitaria* de Giacomo Leopardi, trad. Nicole Vercueil

La quête d'identité entre deux sexes

Le choix des films est ici cantonné à la problématique du passage du masculin au féminin.

Vingt ans séparent les deux films choisis. Le premier date de 1999 : *Billy Elliot*, film britannique de Stephen Daldry. Le second, *Girl*, a été réalisé par un jeune cinéaste belge en 2018 et a obtenu la Caméra d'or à Cannes (meilleur premier film, sélection Un certain regard).

Billy Elliott ou la réalisation de son destin personnel

L'histoire est très insérée dans le concret. Cela se passe dans une cité minière du nord-est de la Grande-Bretagne, dans les années 1984-1985, à l'époque des grandes grèves anti-Thatcher, laquelle avait décidé de fermer les mines non rentables. Son but inavoué était aussi de casser l'unité syndicale. Ce contexte économique et social a été évoqué

grande grève des mineurs qui secoue tout le pays. La dramaturgie va sortir de l'impasse, car Jackie, prenant peut-être conscience de l'impasse du combat social, mais surtout ébranlé par la résistance passive de son fils, va prendre une décision personnelle et hautement symbolique : reprendre le travail. Il donne ainsi un nouveau sens à sa vie en aidant son fils à réussir la sienne ! Admis au cours prestigieux, Billy Elliot deviendra célèbre, deux ans après, dans une représentation du *Lac des Cygnes* au Albert Hall, sous le regard ému du père et du grand frère. Un *happy end* qui fait plaisir.

Girl ou la poursuite d'un désir intérieur impérieux

Type même du film intimiste avec une problématique existentielle, bien différent donc du précédent, mais répondant à la même thématique, celle de l'affirmation de son identité. En l'occurrence moins sociale, surtout sexuelle. Lara, quinze ans, rêve de devenir danseuse-étoile. Pour cela, il/elle veut contraindre son corps à prendre la forme de celui d'une fille. Les deux films ont de nombreuses résonances : attrait pour la danse, rôle clé du père, absence de mère. Le père de Lara va l'accompagner dans sa démarche et sa présence se révélera essentielle. Car

l'histoire de Lara, inspirée d'une histoire vraie, est celle d'un long parcours psychologique et médical, doublé de souffrances dues à l'apprentissage de techniques que son corps de garçon a du mal à réaliser.

La représentation dans la quête d'identité

Billy Elliott revendique le droit d'être danseur au milieu d'une famille à dominante masculine. Alors qu'il y avait des danseurs hommes (Nijinski, Noureev, Béjart), Billy doit lutter contre un préjugé. Et Jackie et Tony vivent inconsciemment dans les préjugés, fruits d'une mentalité ancestrale. Seules la grand-mère et la professeure de danse représentent avec force la voix féminine. Le récit se déroule dans un contexte psycho-social qui a une réelle crédibilité. Les polémiques sur la notion de genre dans les années 1990-2000 ont permis un large débat sur les critères sociaux du masculin et du féminin, sans résoudre vraiment la question.

Le réalisateur de *Girl* a voulu montrer, avec une belle réussite, qu'il ne s'agissait pas de se focaliser sur la question des transgenres, ni sur la transgression (comme *Laurence Anyways* de Xavier Dolan), mais sur la recherche éperdue d'un garçon qui veut forcer son corps masculin à devenir un corps féminin. Lara ressent en lui/elle le désir profond d'être femme. La danseuse étoile en est le symbole idéalisé. Alors qu'elle a la chance d'être soutenue et accompagnée par son père, sa démarche est strictement individuelle et non vraiment partagée avec son environnement. Ce

qui conduit Lara à un acte, en fin de film, qui aurait pu la faire mourir (castration). La toute dernière image, où Lara fixe la caméra, est totalement floue. Ici, pas de *happy end*, mais une image significative.

La question est ouverte : masculin-féminin, quels enjeux ?

Alain Le Goanvic



Jamie Bell dans *Billy Elliot*

dans de nombreux films britanniques, avec quinze ans d'écart (*Les Virtuoses*, *Full Monty*). Un jeune garçon de onze ans se met en tête d'abandonner les cours de boxe imposés par son père Jackie pour s'adonner à la danse, vraie passion qu'il découvre. Passer d'un sport masculin, viril, à une activité de 'fille' est insupportable aux yeux du père. Billy subit son autorité, mais surtout les brimades et humiliations de son frère aîné Tony. Grâce au soutien de sa professeure de danse, qui tient tête au père, Billy veut aller à Londres suivre des cours de danse dans une école réputée. Mais il faut de l'argent et son père est trop pauvre ; de plus, il participe à la

Victor Polster dans *Girl*



Auto-analyse des noirs dans le cinéma français

Une quête identitaire ?

En 2017, un colloque s'est tenu au Maroc pour interroger l'identité culturelle des cinémas africains : une affirmation de soi pour un partage avec les autres.

Dès 1958 Jean Rouch, caméra à l'épaule, réalise *Moi, un noir*, un documentaire aux confins de la réalité



et de la fiction, dans lequel il propose à un groupe de jeunes immigrés nigériens vivant dans un faubourg d'Abidjan

« un film où ils joueraient leurs propres rôles, où ils auraient le droit de tout faire et de tout dire. »

Ce film, salué par Godard comme précurseur de la Nouvelle Vague, laisse apparaître sans les dénoncer spécifiquement les relations de pouvoir coloniales et raciales.

Humour et lucidité

Dans une approche de la réalité voisine de celle de Rouch, le franco-sénégalais Alain Gomis, relisant *L'aventure ambiguë* de Cheikh Hamidou Kane, raconte dans *L'Afrance* (2001) l'errance psychologique de l'étudiant El Hadj qui a l'intention, au terme de ses études en France, de revenir au Sénégal pour participer au développement de son pays. Il laisse, hélas, périr sa carte de séjour et se retrouve en centre de rétention, plongé dans son ambivalence

et ses contradictions : rester en clandestin sans papier ? Faire un mariage blanc pour continuer ses études ? Rentrer au pays ? Destabilisé, coupé des valeurs de son enfance, et face à l'exclusion dont il est victime, son identité vacille ; il est au bord du suicide, mais il finira par faire le choix de se reconstruire en affirmant son autonomie et sa double appartenance culturelle dans le pays d'accueil où il va décider de vivre.

Parti très jeune du Bénin, Jean Odoutan a dû apprendre à grandir seul en France où ses films parlent de la quête et de l'expression de soi à travers une revendication citoyenne, de la place des noirs dans la société, et des conflits intracommunautaires (Maghrébins, Subsahariens, Antillais). Dans un style à la fois burlesque et sophistiqué, son cinéma déborde d'énergie et de rythme. En déployant un humour grinçant et des répliques

percutantes, il défie les représentations dominantes. C'est ce qu'il donne à voir notamment dans *Djib* (2000), portrait d'un adolescent noir de 13 ans, qui vit avec sa grand-mère et a besoin d'argent pour payer des vacances à Joséphine, une fille métisse de son âge dont il est amoureux. C'est le positionnement d'intellectuel noir de banlieue du cinéaste qui lui permet de

souligner les stéréotypes pour les démasquer, sans crainte d'être taxé de raciste, et pour inciter les spectateurs à les dépasser. Le rappeur franco-ivoirien Jean-Pascal Zadi aborde avec réalisme et fausse naïveté, dans son film *Tout simplement noir* (2019), les questions complexes du racisme, du communautarisme et des discriminations. J.P., un acteur raté en couple avec une femme blanche,

sympathique Fernandel noir interprété par l'auteur lui-même, veut organiser une 'marche des fiertés noires' au prétexte que la communauté n'est pas assez visible à tous les niveaux de la société française. La plupart des personnes (une performeuse, une journaliste, un réalisateur blanc caricatural...) ou des groupes (militants de la communauté, féministes, métis de toutes sortes...) auxquels J.P. fait appel l'interpellent avec véhémence sur les paradoxes que suscite sa démarche. En interrogeant la construction des identités collectives, le film démontre que la fabrique d'une identité de groupe est dangereuse et relève de la fiction ou d'une illusion identitaire : comment identifier qui est 'noir', sinon par l'absurde de la catégorisation qui renvoie à un individu unidimensionnel : est noir celui qui a les cheveux crépus,



Djolof Mbengue dans *L'Afrance*

la peau ébène et des ancêtres qui ont subi l'esclavage !

Trois films du XXI^{ème} siècle qui, chacun dans son style, sont des merveilles d'intelligence, d'humour et de lucidité, et démontrent que l'aspiration à l'universalisme exige d'abandonner les réactions communautaires pour défendre le pluralisme des appartenances.

Jean-Michel Zucker

La quête d'identité entre deux peuples

Le cinéma nous offre des lectures de conflits propres à l'être humain : ses doutes, sa dualité, la confrontation avec l'autre.

D'un point de vue anthropologique la différence entre deux peuples aboutit souvent à un conflit, voire à une éradication de l'un par l'autre. Les films témoignent aussi de l'évolution de notre regard sur les personnages en quête de leur identité.

L'amérindien

La production cinématographique sur le sujet amérindien regorge de personnages entre deux identités. Souvent le blanc adopté (ou capturé) par une tribu va être le moyen d'interroger la conscience indigène, de l'intérieur. Jack Crabb,



Dustin Hoffman dans *Little Big Man*

Cheyenne d'adoption dans *Little Big Man* (Arthur Penn, 1970) est la preuve que la sensibilisation sur le génocide des Indiens organisé par la puissance dominatrice américaine devait passer par un personnage à double identité. Dans *Le dernier des Mohicans* (Michaël Mann, 1992), le fils blanc adopté par le dernier grand sachem mohican est l'image vivante de l'héritage d'une civilisation et de sa disparition. Après la mort de son demi-frère Uncas tué par les Hurons, le visage pâle Œil de faucon (Daniel Day-Lewis) ne pourra jamais être le dernier de sa tribu.

La psychologie évolue dans les films contemporains, malgré le peu

de production et de réalisateurs amérindiens, à part Chris Eyre, Américain de la tribu Cheyenne et son film *Phoenix, Arizona* primé en 1998 au Festival de Sundance. Le voyage de Victor, qui doit ramener les cendres de son père dans la réserve, oscille entre rite initiatique et comédie de la vie. Plus récemment, dans *The Rider* (2018), Chloé Zhao, d'origine chinoise, entre dans l'essence culturelle de la tradition indienne contemporaine, pour nous présenter le jeune Lakota nommé Brady. Dans cette fiction à mi-chemin du documentaire, Brady doit faire face à l'impossibilité de poursuivre son destin de dresseur de chevaux à cause d'un terrible accident de rodéo. Le rodéo est une passion, mais aussi une rentrée économique primordiale, une obligation sociale, patriarcale, qui lui procure le lien avec son appartenance identitaire. Il doit en faire le deuil et trouver sa propre raison d'être lui-même.

L'aborigène

Sur le continent australien, l'aborigène est souvent aussi filmé par le réalisateur blanc. Dans *La dernière vague* (Peter Weir, 1977) l'avocat David Burton (Richard Chamberlain), parce qu'il vient du Levant (Amérique du Sud), est visité par des rêves d'initié qui le relient aux secrets d'aborigènes tribaux, ceux-là même qu'il doit défendre alors qu'ils sont accusés de meurtre. Ce pouvoir spirituel lui révèle l'apocalypse qui se prépare avec des dérèglements

atmosphériques étranges. Par la confrontation entre ces deux mondes, le réalisateur donne toute sa place aux croyances tribales repoussées dans le passé par la civilisation du colonisateur.

« Le rêve est l'ombre de la réalité ... nous ne sommes que la loi qui vient de nos ancêtres » déclare le jeune Chris, passeur de cette révélation. L'acteur aborigène qui joue Chris, David Gulpilil, sera en 2017 le protagoniste de *Charlie's country* (écrit avec son ami Rolf de Heer). Tiré de la déchéance sociale où l'a conduit sa vie d'acteur oublié, il y joue le rôle du guerrier qui décide de quitter le monde moderne pour retourner vers la voie de ses ancêtres. C'est un véritable manifeste où l'homme trouve le chemin de sa rédemption et affirme son identité grâce à l'outil filmique qui lui est donné. Lors d'un colloque sur l'identité africaine dans le cinéma, en 2017, Amadou Lamine Sall, poète sénégalais, déclarait :

« Si nous ne gardons pas notre identité, nous n'aurons rien à partager avec les autres... nous devons toujours, dans cette quête identitaire, nous ouvrir aux autres ».

Si en Afrique le cinéma a appartenu d'abord au colonisateur, il véhicule aujourd'hui sa propre culture et nous propose une dynamique universelle.

C'est le message du cinéma que nous recherchons, d'où qu'il vienne : aller vers les valeurs de l'autre, dans ses multiples langages.

Arielle Domon

David Gulpilil, Fiona Lanyon et Luke Ford dans *Charlie's Country*



Une tension féconde

COIN
THEO

Le peuple hébreu semble avoir une identité forte. Ne s'agit-il pas du peuple élu ? Mais quelle est donc l'identité de ce peuple si particulier ?

Constamment, au cours de l'Ancien Testament, le peuple hébreu est appelé à rester entre soi. C'est que ça ne devait pas aller de soi.

« Garde-toi de faire alliance avec les habitants du pays, ... de peur que tu ne prennes de leurs filles pour tes fils, et que leurs filles, se prostituant à leurs dieux, n'entraînent tes fils à se prostituer à leurs dieux. » (Ex. 34,15)

Or, dès la sortie d'Egypte, dès la mort de Josué,

« ... les enfants d'Israël habitèrent au milieu des Cananéens, des Héthiens, des Amoréens, des Phéréziens, des Héviens et des Jébusiens. ils prirent leurs filles pour femmes, ils donnèrent à leurs fils leurs propres filles, et ils servirent leurs dieux » (Juges 3, 5-6)

Mais même avant, peut-on parler à un moment donné d'une identité juive pure ? Abraham est sorti de la ville d'Our en Mésopotamie, ses racines étaient donc de là-bas. Il s'est installé avec sa famille en Canaan, puis, quand sa tribu eut grandi, elle descendit en Egypte. Moïse, élevé par une princesse égyptienne, épousa une fille de Madian (Ex.2). Et quand le peuple fut installé en tant que royaume, il fut déporté à Babylone. Cela aussi a laissé des traces et ceux qui en sont revenus, deux générations plus tard, n'avaient sûrement pas tout à fait la même 'identité' que ceux qui étaient restés sur place. Sans parler du *melting pot* ethnique de l'Etat d'Israël aujourd'hui.

Pour la couleur de peau nous avons ce joli poème du *Cantique des Cantiques* où la belle dit

« Je suis noire, mais je suis belle, filles de Jérusalem » (Cant.1,5).

Qu'en est-il de l'adolescence ?

« 'Ne saviez-vous pas que je dois m'occuper des affaires de mon père ?' Mais ils ne comprirent pas ce qu'il leur disait. » (Luc 2 49,50).

Ah, les parents qui ne comprennent jamais leurs enfants... Et la question du genre alors ? Il est certes impensable qu'un personnage biblique ait l'idée de

vouloir changer de sexe. Mais Joseph avec sa belle robe ne fait pas très viril tout de même. Plus tard, il épouse la fille d'un prêtre égyptien qui lui donne deux fils, Ephraïm et Manassé (Gn. 41,51-52) qui seront à l'origine des tribus éponymes.

Alors pour l'identité hébraïque, on repassera.

Des racines et des pieds

Mais justement, elle est là : non dans les racines dont on parle tant de nos jours, mais dans un projet commun, un avenir à construire ensemble. Je crois l'avoir déjà dit, nous ne sommes pas des arbres, nous n'avons pas des racines mais des pieds. Et les pieds sont faits pour se déplacer. Il faut savoir, certes, d'où l'on vient, mais surtout où l'on veut aller. Et si on parle tant des racines de nos jours, c'est peut-être qu'on n'a plus de projet commun pour lequel il vaut le coup de s'engager. Nous traitons l'identité comme quelque chose qu'il faudrait trouver (au fond de soi ?) - alors qu'il s'agit de la construire en élargissant les murs du soi. Cette identité chimérique à trouver fonctionne un peu comme une version laïque de l'âme, mais l'âme ne se définit qu'en relation à Dieu ! Et on oublie que l'identité est également une notion qui ne peut se construire qu'en relation, en intégrant tout ce qui nous touche, en bien comme en mal, au cours de notre vie au milieu des autres.

Un 'entre' intime

Nous avons exploré des identités entre différents pôles, mais si cet 'entre' faisait partie intégrante de l'identité elle-même ? L'apôtre Paul fait souvent allusion à l'opposition entre chair et esprit. Jésus en parle déjà à Gethsémani quand il dit aux disciples

« L'esprit est bien disposé, mais la chair est faible » (Mt. 26, 41)

Malheureusement, dans l'histoire de l'Eglise, cette opposition a été interprétée à la lumière du dualisme platonicien étranger à la pensée

biblique. Chair et esprit désignent chez Paul non deux entités différentes, mais deux logiques de vie, entre finitude et rédemption. Ces deux restent toujours en tension. On n'y échappe pas. Comme le disait Luther, nous sommes toujours en même temps pécheurs, pénitents et pardonnés. Cette tension entre faiblesse et force, entre vouloir et échouer, entre désirer et renoncer, entre savoir et se tromper... tout cela fait partie de notre identité. Sans aller jusqu'à un dédoublement de la personnalité comme chez *Docteur Jekyll et Mister Hyde*, nous portons tous en nous des stratégies et des facettes différentes et parfois contradictoires. Des choses que nous exhibons volontiers, d'autres que nous aimerions cacher même à nous-mêmes. L'important est d'en prendre conscience, de garder la tension ouverte, féconde, au lieu de refouler ce qui ne nous plaît pas. Et de vivre nos côtés négatifs de façon pacifiée, nous sachant pardonnés, pour qu'ils ne nous enchaînent pas dans des déterminismes mortifères. Nous ne sommes jamais purs dans quelque sens que ce soit. Et quand Françoise et Jean Wilkowski écrivent à propos du jeune Ahmed « Plus il croit se purifier, plus il se déshumanise », cela vaut pour nous tous. Et pour terminer je voudrais paraphraser la fin de l'article de Jean-Michel Zucker : l'aspiration à l'universalisme exige d'abandonner des quêtes identitaires stériles pour rester ouverts à la complexité de notre être.

Waltraud Verlaquet

« Le départ d'Abraham » par József Molnár



Devenir soi-même

« Deviens qui tu es ! ». Cette injonction pose une question existentielle à laquelle tout être humain est confronté un jour ou l'autre dans sa vie. Le cinéma a souvent mis en scène des êtres infirmes de la vie parce qu'ils n'ont pas eu le courage, la lucidité ou la possibilité de devenir ce qu'ils sont.

Deux films, très différents, peuvent illustrer cette quête et cet échec : *Martin Eden* (2019) de Pietro Marcello et *Les Frères Sisters* (2018) de Jacques Audiard.

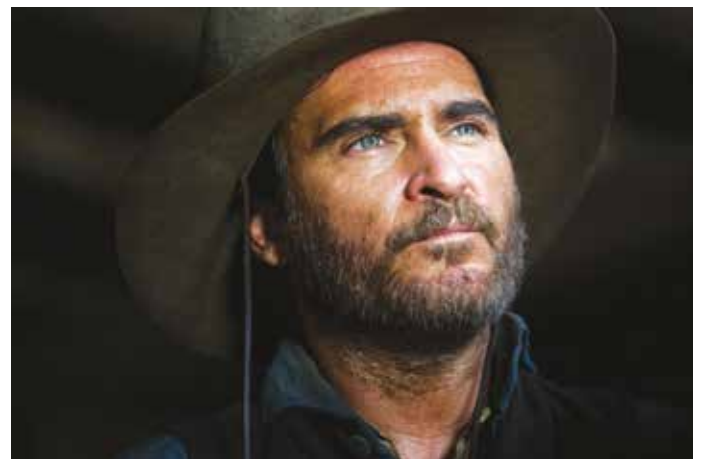
Martin Eden

Ce très beau film a été très librement adapté du roman de Jack London (1909). Martin Eden est un jeune marin d'origine très modeste qui a une passion, la lecture, bien qu'il ait quitté l'école très tôt. Il fait incidemment la connaissance d'un jeune homme qui va l'introduire dans une grande famille bourgeoise, celle des Orsini. Il y rencontre la belle, délicate et érudite Elena Orsini dont il tombe amoureux. De ce lieu de rêve il part avec un livre en main : *Spleen et Idéal*, premier livre des *Fleurs du mal* de Baudelaire : titre prémonitoire de ce que sera la vie de Martin, nostalgie et quête d'un idéal impossible à atteindre. Dès cet instant, Martin veut arriver à être aussi cultivé qu'Elena et a l'ambition de devenir un grand écrivain. Il pense ainsi pouvoir accéder à ce monde enchanté dont il n'aurait jamais osé rêver, et y être accepté. Elena, consciente de sa quête irréaliste, lui suggère d'entrer dans l'entreprise familiale. Il refuse avec véhémence : il sera un



Denise Sardisco et Luca Marinelli dans *Martin Eden*

génie littéraire ou rien. Que penser de ces deux rêves ? Pour le premier, entrer et être accepté comme un pair dans cette famille, c'est inatteignable. Le fossé est tel entre ce milieu, façonné par de multiples générations, et le sien, qu'il sera toujours un étranger, un parvenu. Et ni son acharnement ni sa réussite matérielle n'arriveront à le combler. Quant à devenir un génie littéraire, il n'y arrive pas malgré son obstination et son travail. Le désenchantement et la frustration seront le prix qu'il devra payer pour son obstination à ne pas vouloir renoncer à ses rêves et à ne pas se donner les moyens de réaliser ce



Joaquin Phoenix dans *Les frères Sisters*

qu'il est. Ses états d'âme passent de la révolte à l'excès confinant à la folie. Un certain succès l'a rendu riche mais ce n'est pas ce dont il avait rêvé. On le retrouve complètement perdu, vieilli, désabusé, désenchanté, qui ne désire plus rien, dégoûté de la commercialisation de la culture, de la vie et de lui-même, en pleine décadence morale et physique.

Les frères Sisters

En transposant le roman du Canadien Patrick de Witt, Jacques Audiard réalise un film riche et complexe. Non seulement inclassable, mais qui pose beaucoup de questions sur les deux héros, les frères Sisters. Envisagé de leur point de vue, le film serait plutôt une tragédie. Qui sont-ils ? D'apparence rustre, ils sont des tueurs à gage amateurs, minables, mais ils lisent, écrivent et sont capables d'aborder des sujets philosophiques sérieux comme le sens de la vie ou le rôle de la filiation. Chaque être se construit par rapport à un modèle, la mère, le père. Pour eux ces modèles ont été défaillants. Des deux, c'est le cadet qui mène le tandem. On apprend que c'est lui qui a tué le père, brute sanguinaire. Ils pensent ne pouvoir échapper à ce sang maudit qui leur interdit de se reproduire. Ce meurtre, loin de leur permettre de naître à leur vie, comme le suggère Freud et ses mythes de la horde primitive, a fait d'eux des êtres qui se cherchent, errants sans attache ni avenir, englués dans le cycle infernal de la violence et du meurtre. Quant à la mère, elle est plutôt terrifiante, sorte de maîtresse femme, rude et rustre comme un homme, sans aucune tendresse. Comment se construire dans ce contexte, surtout lorsque le patronyme que l'on porte est signé d'une ambiguïté originelle : Sisters, c'est-à-dire sœurs. Des frères qui seraient des sœurs ? Et l'on n'est pas surpris lorsque, leur mission achevée, ils reviennent dans le giron maternel, comme de grands enfants qui ont oublié de grandir.

Marie-Jeanne Campana

Alain Badiou : le philosophe-cinéphile

Né en 1937, Alain Badiou est philosophe (surtout), romancier, dramaturge, mais il a beaucoup écrit sur le cinéma et beaucoup réfléchi à son influence sur la philosophie.

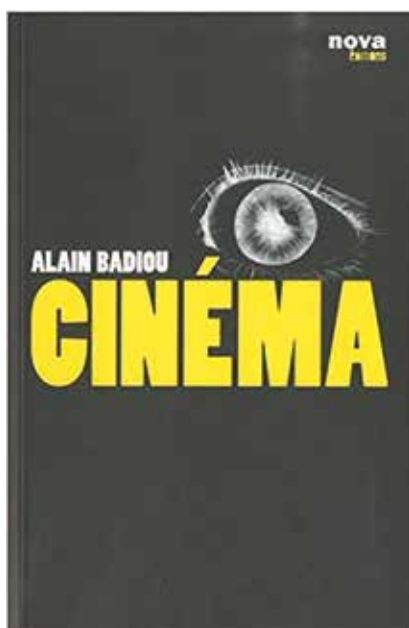
Cinéma est un ensemble de textes assemblés et présentés par Antoine de Baecque (Nova Editions), publié en 2010. Il contient beaucoup d'articles écrits par Badiou de 1957 à 2010, et deux entretiens menés par de Baecque lui-même. Le recueil illustre le rôle de la philosophie, qui est un questionnement permanent dans la quête de la vérité. Et le cinéma est sur la sellette.

Le cinéma comme formation

Dans un entretien daté de 2010, le philosophe, bardé d'une quantité impressionnante de réflexions théoriques sur la philosophie, qui a fait de lui un éminent penseur dans le cénacle français, avoue : « Le cinéma m'a tout donné ! »

En fait, la relation de Badiou avec le cinéma est singulière. Cinéphile acharné à la grande époque des ciné-clubs et de la création de la Cinémathèque, il a bien compris que le cinéma n'est pas un simple divertissement. D'où son goût précoce pour l'écriture, dès les années 1950-60. Car loin de se lancer dans des considérations théoriques, comme l'ont fait Bazin et Deleuze, Alain Badiou qualifie le cinéma de « producteur d'une vérité du contemporain ». Et d'ajouter « Qu'est-ce que le film comme sujet peut nous dire de l'état du monde ? ». C'est pourquoi il a continué d'écrire, et pas seulement sur le cinéma mais aussi sur la poésie (Senghor), l'opéra et la musique (Wagner), et sur la politique ! Dans les années 80-90 dans la revue *Le Perroquet*, il cherchera à mettre en évidence « des points d'histoire, des

questions politiques » que soulèvent les films. Sa recherche de la vérité du contemporain est le fil directeur de sa démarche. Approfondir la question la plus importante dans la critique d'un film, c'est mettre au jour le véritable sujet du film. En créant la revue *L'Art du cinéma*, il réunira à la fois des étudiants de cinéma et de philosophie. Il partait de la conviction que « les films pensent, et que c'est au philosophe de transcrire cette pensée » ! Résolument d'extrême-gauche, maoïste même dans les années post-mai 68, il a participé aux articles dénonçant les films 'révisionnistes', tels que *Lacombe Lucien*, *Le juge et l'assassin*, certains films de Claude Sautet, etc. On peut ne pas être d'accord, mais il y a matière à réflexion, si on accepte de changer de regard, mais pas forcément d'avis !



Le cinéma comme art de vivre

La culture cinématographique est une ouverture sur le monde. Le cinéma, 'art impur' qui emprunte beaucoup aux autres arts, est surtout un **art de la mémoire**. Les procédés de surimpression et de flash-back nous aident à développer la réminiscence. Le cinéma est l'art du **manifeste de la présence humaine**, bien plus que les autres arts, à cause de l'illusion de la réalité qu'il exprime d'une façon telle qu'il peut nous émouvoir avec force. S'exprimant sur la technique cinématographique, sur les moyens utilisés pour conduire le récit, il prône la valeur de l'intuition qui doit présider. Mais la culture cinématographique permet de comprendre que le cinéma est le marqueur du XX^{ème} siècle, (Suite page 18)

Pro-Fil : adhésion

Bulletin d'adhésion nouveaux adhérents

Tarifs :

avec abonnement à *Vu de Pro-Fil* version papier

- ☐ individuel : 35€ ☐ soutien à partir de 45€
☐ couple : 45€ ☐ soutien à partir de 55€

avec abonnement à *Vu de Pro-Fil* version électronique

- ☐ Individuel : 25€ ☐ soutien à partir de 35€
☐ couple : 35€ ☐ soutien à partir de 45€

Réduit : 10 € ☐ pasteur ☐ étudiant ☐ chômeur, autre

Adhésion sans abonnement à *Vu de Pro-Fil*

- ☐ individuel : 20€ ☐ soutien à partir de 30€
☐ couple : 30€ ☐ soutien à partir de 40€

Nom et Prénom :

Adresse :

Code Postal :

Ville :

Téléphone :

Courriel :

Signature :

Ci-joint un chèque de..... € à l'ordre de Pro-Fil

Pro-Fil, secrétariat national
 390 rue de Font Couverte Bât. 1
 34070 Montpellier



(Suite de la page 17)

comme le furent la tragédie grecque, le roman et le théâtre, en leurs temps. L'abondance de références aux films qui jalonnent l'histoire du cinéma est une preuve, s'il en est, de la très grande culture cinématographique de Badiou : de Griffith et Chaplin à Bresson et Godard, en passant par Orson Welles et Hitchcock. Le lecteur-cinéphile navigue avec plaisir dans de très nombreuses allusions et descriptions d'œuvres fameuses. Citons comme exemples : *L'Aurore* (Murnau), *Alexandre Nevski* (Eisenstein), *Le quai des brumes* (Carné), *La Dame de Shanghai* (Welles), *La Comtesse aux pieds nus* (Mankiewicz), *Les vacances de Monsieur Hulot* (Tati), *Les amants crucifiés* (Mizoguchi). Le cinéma donne une dimension forte au récit d'êtres qui sont en situation d'existence contrariée dans le monde et qui tentent de trouver une issue, malgré l'adversité, les contradictions, les limites psychologiques et sociales.

Le cinéma comme pensée

Quand Badiou parle de 'l'intelligence de l'image', il pense au travail du réalisateur et de son équipe (monteur, directeur de la photo, cadreur) qui fait face au monde sensible, immense et débordant. L'élaboration des plans et des séquences résulte d'une procédure de création, elle est une pensée. Donc le cinéma n'a pas besoin d'un discours philosophique. C'est en septembre 2003 qu'Alain Badiou pose le principe que le cinéma est une expérience philosophique. Deux questions résument sa démonstration :

- « Comment la philosophie regarde-t-elle le cinéma ? »
- « Comment le cinéma transforme-t-il la philosophie ? ».

Texte fondamental, car il éclaire la démarche de ce penseur puissant, mais dans un domaine pas très familier au lecteur moyen ! En fait, les points communs entre cinéma et philosophie sont dans l'approche des synthèses nouvelles entre l'être et l'apparaître. Le cinéma

est paradoxal, car il est le lien entre la réalité et la copie de cette réalité, c'est sa dimension artificielle. La question fondamentale qui résume la démarche d'Alain Badiou, depuis ses premières réflexions cinématographiques, est :

« De quoi un film est-il la mise en forme ? »

Autrement dit, se poser la question en quittant la salle de cinéma : que reste-t-il dans mon esprit de ce que j'ai vu ?

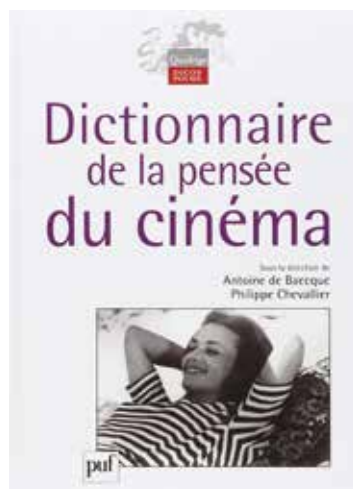
Une avancée dans notre réflexion sur le cinéma

Le grand intérêt de cet ouvrage est d'aider à objectiver et répertorier les grandes caractéristiques de l'art cinématographique. Et de prendre le recul nécessaire pour tenter de répondre à la permanente question de Bazin « Qu'est-ce que le cinéma ? », et dont la promesse de réponse reste toujours d'actualité.

Alain Le Goanvic

Bibliographie :

- Antoine de Baecque, Alain Badiou, *Cinéma*, Nova éditions 2010
- Alain Badiou, *Cinéma*, édition Polity 2013
- Antoine de Baecque, *Dictionnaire de la pensée du cinéma*, PUF 2012
- André Bazin, *Qu'est-ce que le cinéma ?*, éditions du Cerf 1985



Abonnement seul

Vu de Pro-Fil : 1 an = 4 numéros
(pour les adhésions voir page 17)

Nom et Prénom :

Adresse :

Code Postal :

Ville :

Téléphone :

Courriel :

Pour m'abonner à *Vu de Pro-Fil*, je joins un chèque de 15 € (18 € pour l'étranger) et je l'envoie avec ce bulletin à :
Pro-Fil, secrétariat national
390 rue de Font Couverte Bât. 1
34070 Montpellier



Date :

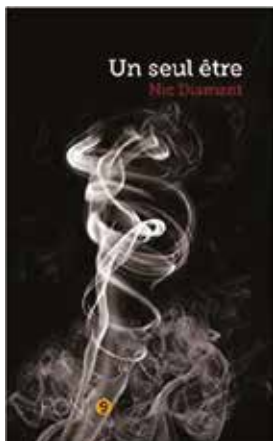
Signature :

Un immense plaisir de lecture !

Un seul être de Nic Diamant¹

« Ils sont assis l'un en face de l'autre, le flic et Anne. Pas la peine de parler du flic. De toute façon, il va disparaître de l'histoire après ce chapitre. Disons que c'est celui qui est de garde cette nuit-là au commissariat ».

Ainsi débute, vif, incisif, proche, le roman de notre amie Nic Diamant (groupe Issy-les-Moulineaux), *Un seul être*, paru ce printemps. Très bien écrit, dans un style direct et une langue contemporaine, sûre et précise, ce thriller vous emporte jusqu'à la fin et même longtemps après le livre refermé.



Anne et Christian fêtent leur anniversaire de mariage dans une salle de concert des Champs Elysées lorsque Christian disparaît à l'entracte. Pour sauvegarder le plaisir du lecteur, on ne dira rien d'autre de l'intrigue, ni de ses nombreux rebondissements. Constitué de petites scènes, à un ou plusieurs protagonistes, *Un seul être* dévoile, en partie par analepses, les personnages centraux avec leurs différentes facettes et sous divers points de vue : au lecteur de se faire son idée.

Tout en nous menant, ici dans les couloirs d'un lycée parisien, là sur le chemin des douaniers en Bretagne, là encore sur un sentier de randonnée de la Drôme, l'autrice pose un regard bienveillant sur notre société contemporaine et les relations humaines qui s'y développent. Par petites touches, elle livre son propre univers, habité par les livres, le latin et les arts, parmi lesquels bien sûr... le cinéma.

Françoise Wilkowski Dehove

¹ Les éditions au pont 9.

Tremper sa plume dans l'écran...

Il écrivait sur ses tickets de cinéma pendant les projections. Rentré chez lui, et déchiffrant comme il pouvait ses gribouillages, Olivier Noël entreprit d'en faire des poèmes, qui formèrent un curieux petit livre, *Si les ouvreuses réalisaient* (éd. Solaris, 2002). Parcourez-le, mais ne lisez les titres de films qu'après avoir contemplé leur reflet dans les pupilles du poète... De *L'Atalante* à *Gens de Dublin* ou *Yi Yi*, il y en a pour tous les goûts - et pour le vôtre, donc !

Beat Crèvecoeur

Crédits photo

p.1 : © Universal Pictures
p.3 : © Diaphana ; © The Walt Disney Company
p.4 : © Condor Distribution ; © Le Pacte
p.5 : © Wild Bunch Distribution ; Happiness Distribution
p.6 : © Le Pacte ; © Les films du Losange

p.7 : © Pretty Pictures ; © Universal Pictures International
p.8 : © Jacovides-Borde-Moreau / Bestimage
p.10 : © Netflix ; © Diaphana Distribution
p.11 : © Warner Bros. ; © TF1 International ;
p.12 : © Tamasa Distribution ; © Universum / Menuet
p.13 : © Copyright Ciné Classic
p.14 : D.R. ; © Nour Films

p.15 : Galerie Nationale hongroise, source : Wikipedia
p.16 : © Shellac Distribution ; © Shanna Besson
p.17 : © Nova éditions
p.18 : © éditions Polity ; © PUF ; © Cerf
p.19 : © Les éditions au pont 9
p.20 : © MK2 Diffusion

Présence Protestante sur France 2

Dimanche 4 octobre, 10h

Peut-on croire en un Dieu qui nous laisse souffrir ?



L'émission « Ma foi... » présente ici une nouvelle formule. Elle se réinvente et vous propose désormais de répondre à chaque épisode à l'une des grandes questions qui traversent le monde de la foi.

Réalisation : Matthieu Salmeron

Dimanche 25 octobre, 10h

Culte avec l'Eglise Extravagance à la Réunion

C'est la première fois que Présence Protestante enregistre un culte en Outre-mer !

Réalisation : Jean-Bernard Ganne

Report de notre séminaire

Dans le dernier numéro de *Vu de Pro-Fil*, nous vous avons annoncé la tenue de notre séminaire annuel début octobre sur le thème « Les murs : remparts ou prisons ? ». Nous nous réjouissons de nous revoir après cette année si particulière.

Le séminaire

Malheureusement, la recrudescence de l'épidémie depuis quelques semaines nous conduit à l'annuler et à le reporter à l'année prochaine, à une date qui vous sera annoncée ultérieurement. De nombreux participants, venant de province, ne souhaitent pas prendre le train et le métro et les locaux qui devaient abriter le séminaire ne permettent pas l'accueil d'un grand nombre de personnes dans des conditions sanitaires satisfaisantes.

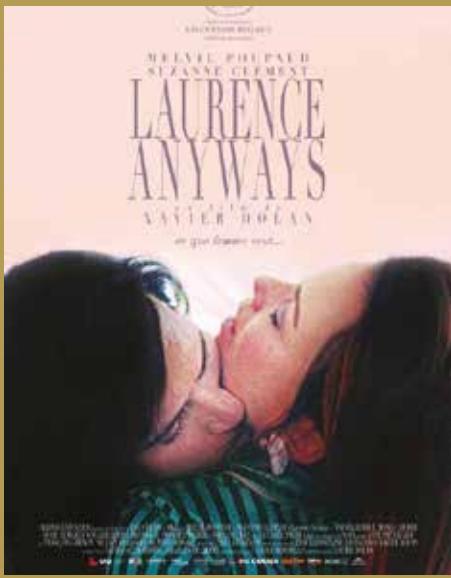
L'Assemblée générale

L'Assemblée générale se tiendra en **visioconférence** - vous recevrez les informations nécessaires par mail - mais cette solution n'était pas envisageable pour le séminaire.

C'est avec beaucoup de regrets que nous avons pris cette décision, ce sera la première année sans séminaire depuis 1996, mais la prudence s'impose.

A la fiche

Cette rubrique présente une œuvre analysée dans une de nos 'fiches de Pro-Fil', récente ou plus ancienne, en rapport avec le thème du dossier.



LAURENCE ANYWAYS

(Canada, France, 2012, 159 min)

FICHE TECHNIQUE :

Réalisation

Scénario et dialogues : Xavier Dolan

- Direction photo : Yves Bélanger -

Montage : Xavier Dolan - Musique : Noia

- Décors : Anne Pritchard - Distribution :

France : MK2

Interprétation :

Melvil Poupaud (Laurence Alia), Suzanne Clément (Fred Bellair), Monia Chokri (Stéphanie Bellair), Nathalie Baye (Julienne Alia), Sophie Faucher (Andrée Bellair)

AUTEUR :

À peine âgé de 20 ans, le Canadien Xavier Dolan, qui a déjà une carrière d'acteur bien remplie, présente son premier long métrage *J'ai tué ma mère* à la Quinzaine des Réalisateurs (Cannes 2009), où il décroche trois prix : Art et Essais, meilleur scénario, Regards Jeunes. Retour à Cannes en 2010 avec *Les amours imaginaires*, sélection Un certain regard : le film séduit le public par sa liberté de ton et son style plein de verve et de poésie. *Laurence Anyways* retrouve les faveurs de la sélection de Thierry Frémaux, toujours à Un certain regard : grande ovation dans la salle

Debussy. Alors, la Sélection officielle pour le prochain film ?

RESUME :

L'action commence en 1989-90 et se déroule sur environ une décennie. Laurence (l'homme) qui vit en couple avec Fred (la femme) met sa relation amoureuse gravement en péril en annonçant à sa compagne son désir de devenir une femme. Portrait d'un couple en butte aux clichés sociaux et aux conventions, et qui va vivre une traversée tumultueuse.

ANALYSE :

Vive le cinéma, c'est ce que j'ai envie de dire en voyant ce film surprenant, qui va encore plus loin que *Les amours imaginaires*. Malgré sa durée, le sujet, audacieux et scabreux s'il en est, et le style de récit, plein de rythme et de surprises visuelles et sonores, captent l'attention, sans jamais lasser. La revendication d'être femme, exprimée par un Melvil Poupaud au meilleur de sa forme, va s'affirmer de séquence en séquence, rendant quasi tragique l'odyssée du couple qu'il forme avec Fred, la pulpeuse et véhémente Suzanne Clément (saluée par le jury d'Un certain regard avec un prix d'interprétation).

En fait, Laurence n'est pas homosexuel et ne devient pas un trans ou drag-queen, il est crédible et touchant dans sa recherche d'iden-

tité. Son amour pour Fred ne se dément pas, mais celle-ci ne peut résister à la profusion de messages négatifs venant de sa famille et de ses proches. Laurence est renvoyé de l'université, il survit en écrivant des recueils de poèmes. Les images sont accompagnées de musiques, elles baignent littéralement dans Craig Armstrong, Stuart Staples ou Brahms, Beethoven, Vivaldi. Sur fond d'interview que donne Laurence à une journaliste qui essaye de retracer son expérience, et qui forme la trame *off* du récit, que voit-on dans ce film, sinon une histoire d'amour fou, qui s'exprime dans une incantation visuelle d'une grande poésie (paysages d'hiver sur les rives gelées, pluies de fleurs, lumières d'horizons infinis) ? Il n'y a pas de scène de sexe, l'essentiel est ailleurs. C'est la vie d'un couple dans notre monde de contradictions entre changement radical et conservatisme. Un film plein d'ardeur et d'énergie créatrice, non exempt bien sûr de certaines approximations sur les identités sexuelles.

Alain Le Goanvic



Melvil Poupaud dans *Laurence Anyways*

Titres de films ayant fait l'objet d'une fiche depuis VdP 44 (dans le cadre de notre collaboration avec *protestants.org*) :

L'ombre de Staline (Mr. Jones) (Agnieszka Holland) - *La bonne épouse* (Martin Provost) - *Benni* (Systemsprengrer) (Nora Fingscheidt) - *Radioactive* (Marjane Satrapi) - *Cancion sin nombre* (Chant sans nom*) (Melina Leon) - *Tout simplement noir* (Jean-Pascal Zadi, John Wax) - *Nuestras Madres* (Our Mothers - Nos mères*) (Cesar Diaz) - *Le Capital au XXI^e siècle* (Documentaire) (Justin Pemberton, Thomas Piketty) - *Malmkrog* (Cristi Puiu) - *Brooklyn Secret* (Isabel Sandoval) - *Abou Leila* (Amin Sidi-Boumediène) - *Été 85* (François Ozon) - *Chained et Beloved* (Yaron Shani) - *The King of Staten Island* (Judd Apatow) - *Madre* (Rodrigo Sorogoyen) - *Eva en Août* (La virgen de Agosto) (Jonas Trueba) - *Hotel by the River* (L'hôtel au bord de l'eau*) (Hong Sang-soo) - *L'infirmière* (Yokogao) (Koji Fukada) - *Mignonnes* (Maïmouna Doucouré) - *Never, Rarely, Sometimes, Always* (Jamais, rarement, parfois, toujours*) (Eliza Hittman)